

10. *Essentialisme contre nominalisme.*

/35/... L'accent mis sur le caractère qualitatif des événements sociaux conduit en outre au problème du statut des termes dénotant des qualités : c'est-à-dire ce qu'on appelle le *problème des universaux*, l'un des plus anciens et des plus fondamentaux des problèmes de la philosophie.

Ce problème, autour duquel une bataille majeure fit rage durant le Moyen Âge, trouve son origine dans les philosophies de Platon et d'Aristote. Il est interprété d'ordinaire comme un pur problème métaphysique ; mais il peut, comme la plupart des problèmes métaphysiques, être reformulé de manière à devenir un problème de méthode scientifique. Nous ne nous occuperons ici que du problème méthodologique, un bref aperçu des questions métaphysiques nous servant simplement d'introduction.

Toute science emploie des termes qu'on appelle termes universels, tels que « énergie », « vitesse », « carbone », « blancheur », « évolution », « justice », /36/ « État », « humanité ». Ceux-ci sont distincts de ce genre de termes qu'on appelle termes singuliers ou concepts individuels, par exemple « Alexandre le Grand », « la comète de Halley », « la Première Guerre mondiale ». De tels termes sont des noms propres, des étiquettes attachées par convention aux choses individuelles qu'elles dénotent.

Sur la nature des termes universels, une discussion parfois acharnée fit longtemps rage entre deux écoles. L'une soutenait que les universaux ne diffèrent des noms propres qu'en tant qu'ils sont conventionnellement attachés à un *ensemble* ou à une *classe* de choses singulières et non pas à une seule chose à part. Le terme universel « blanc », par exemple, paraissait à cette école n'être qu'une étiquette attachée à une série de plusieurs choses différentes : flocons de neige, nappes, cygnes, par exemple. C'est la doctrine de l'école *nominaliste*. La doctrine opposée est traditionnellement appelée *réalisme*, terme quelque peu trompeur, comme on le voit par le fait que cette théorie « réaliste » est appelée aussi quelquefois « idéaliste » ; je propose donc d'employer pour cette théorie antinomialiste le nom *d'essentialisme*. Les essentialistes nient que nous commencions par réunir un groupe de choses singulières pour les étiqueter ensuite comme « blanches » ; bien plutôt, disent-ils, nous appelons chaque chose blanche singulière « blanche » en raison d'une certaine propriété intrinsèque qu'elle partage avec les autres choses blanches, nommément la « blancheur ». Cette propriété dénotée par le terme universel est regardée comme un objet susceptible d'examen tout autant que les choses individuelles elles-mêmes. (Le nom de « réalisme » dérive de l'assertion que les

objets universels, /37/ comme par exemple la blancheur, existent « réellement » en plus des choses singulières et des séries ou groupes de choses singulières.) Ainsi l'on soutient que les termes universels dénotent des objets universels tout comme les termes singuliers dénotent des choses individuelles. Ces objets universels appelés « Formes » ou « Idées » par Platon) qui sont désignés par les termes universels sont aussi appelés leurs « essences ».

Mais l'essentialisme ne croit pas seulement à l'existence des universaux (c'est-à-dire des objets universels), il insiste sur leur importance pour la science. Les objets singuliers, fait-il remarquer, présentent beaucoup de caractères accidentels, qui ne sont d'aucun intérêt pour la science. Pour prendre un exemple dans les sciences sociales : l'économie s'intéresse à la monnaie et au crédit, mais elle n'attache pas d'importance aux formes particulières que prennent les pièces, les billets de banque ou les chèques. La science doit rejeter l'accidentel et pénétrer jusqu'à l'essence des choses. Mais l'essence de quoi que ce soit est toujours quelque chose d'universel.

Ces dernières remarques peuvent servir à indiquer quelques-unes des implications méthodologiques de ce problème métaphysique. Néanmoins le problème méthodologique dont je vais discuter peut être apprécié indépendamment du problème métaphysique. Nous en proposerons une approche différente et qui évite la question de l'existence d'objets universels et singuliers, et de leurs différences. Nous discuterons simplement des fins et des moyens de la science.

L'école de pensée que je propose d'appeler *essentialisme méthodologique*, fut fondée par Aristote qui enseigne que la recherche scientifique doit pénétrer /38/ jusqu'à l'essence des choses afin de les expliquer. Les essentialistes en méthode ont tendance à formuler les questions scientifiques dans des termes tels que « qu'est-ce que la matière ? » ou « qu'est-ce que la force ? » ou « qu'est-ce que la justice ? » et ils croient qu'une réponse pénétrante à ces questions, révélant la signification réelle ou essentielle de ces termes, et par là la nature réelle ou véritable des essences qu'ils dénotent, est au moins une condition préalable nécessaire de la recherche scientifique, sinon sa tâche principale. A l'opposé, les *nominalistes en méthode* poseraient leurs problèmes dans des termes tels que « comment se comporte ce morceau de matière ? », ou « comment se meut-il en présence d'autres corps ? ». Car les nominalistes méthodologiques soutiennent que la science n'a pour tâche que de décrire le comportement des phénomènes, et suggèrent que cela doit se faire en introduisant librement des termes nouveaux partout où cela est nécessaire, ou en redéfinissant les anciens termes toutes les fois que cela est commode, avec une indifférence complète

pour leur signification originelle, les *mots* étant considérés simplement comme *d'utiles instruments de description*.

La plupart des gens admettront que le nominalisme méthodologique a été victorieux dans les sciences naturelles. La physique ne fait pas de recherches, par exemple, sur l'essence de l'atome ou de la lumière, mais elle a utilisé ces termes avec une grande liberté pour expliquer et décrire certaines observations physiques, et aussi comme des noms désignant certaines structures importantes et extrêmement compliquées des phénomènes physiques. Il en est de même pour la biologie. Les philosophes peuvent demander aux biologistes la /39/ solution de problèmes tels que « qu'est-ce que la vie » ou « qu'est-ce que l'évolution ? », et parfois certains biologistes peuvent se sentir portés à aller au-devant de ces demandes. Néanmoins, la biologie scientifique s'occupe dans l'ensemble de problèmes assez différents, et adopte des méthodes descriptives très semblables à celles qu'emploie la physique.

Dans les sciences sociales, on peut ainsi s'attendre à ce que les naturalistes en méthode soient favorablement disposés à l'égard du nominalisme, et les antinaturalistes à l'égard de l'essentialisme. Mais en fait l'essentialisme semble avoir ici l'avantage ; et il ne se heurte même pas à une opposition très énergique. On a donc suggéré ♦ que, *tandis que les méthodes des sciences naturelles sont fondamentalement nominalistes, les sciences sociales doivent adopter un essentialisme méthodologique*. On avance comme arguments que la tâche de la science sociale est de comprendre et d'expliquer les entités sociologiques, telles que l'État, l'action économique, le groupe social, etc. ; et que cela n'est possible qu'en découvrant leurs essences.

♦ Cf. la section 6 du chapitre VI de mon ouvrage *The Open Society and its Enemies*, notamment la note 30 et la section 2 du chapitre II.

La description de toute entité sociale importante présuppose des termes universels et il serait absurde d'introduire librement (comme on l'a fait avec tant de succès dans les sciences naturelles) des termes nouveaux dans cette entreprise. La tâche de la science sociale est de décrire de telles entités clairement et exactement, c'est-à-dire de distinguer l'essentiel de l'accidentel ; mais ceci requiert la connaissance de leur essence. Des problèmes tels que « qu'est-ce que l'État ? » et « qu'est-ce qu'un /40/ citoyen ? » (considérés par Aristote comme les problèmes fondamentaux de sa Politique), ou « qu'est-ce que le crédit ? » ou « quelle est la différence essentielle entre le fidèle d'une Église et l'adepte d'une secte (ou l'Église et une secte) ? » ne sont pas seulement parfaitement légitimes, mais sont précisément le genre de questions auxquelles les théories sociologiques se proposent de répondre.

Bien que les historicistes puissent diverger dans leur attitude à l'égard du problème métaphysique, et dans leur opinion sur la méthodologie de la science naturelle, il est clair qu'ils auront tendance à prendre parti pour l'essentialisme et contre le nominalisme dans la mesure où la méthodologie de la science sociale est en jeu. En fait, à peu près tous les historicistes que je connais prennent cette attitude. Il est d'un grand intérêt de se demander toutefois si c'est seulement la tendance antinaturaliste générale de l'historicisme qui en est responsable, ou s'il n'y a pas des arguments historicistes spécifiques qui puissent être mis en avant en faveur de l'essentialisme méthodologique.

En premier lieu, il est clair que l'argument qui s'oppose à l'utilisation des méthodes quantitatives en sciences sociales s'applique à cette question. L'accent mis sur le caractère qualitatif des événements sociaux joint à celui qui est mis sur la compréhension intuitive (en tant qu'opposée à la simple description) indique une attitude qui a des relations étroites avec l'essentialisme. Mais il y a d'autres arguments plus typiques de l'historicisme et conformes à une orientation de la pensée qui sera désormais familière au lecteur. (Il se trouve que ce sont pratiquement les mêmes arguments que ceux /41/ qui, au dire d'Aristote, ont conduit Platon à développer sa première théorie des essences.)

L'historicisme souligne l'importance du changement. Or dans tout changement, pourrait argumenter l'historiciste, il doit y avoir quelque chose qui change. Même si rien ne reste inchangé, il faut bien que nous soyons capables d'identifier ce qui a changé pour pouvoir parler d'un changement quelconque. Cela est comparativement facile en physique. En mécanique, par exemple, tous les changements sont des mouvements, c'est-à-dire des changements spatio-temporels, des corps physiques. Mais la sociologie, qui s'intéresse au premier chef aux institutions sociales, se heurte à de plus grandes difficultés, car de telles institutions ne sont pas aussi aisément identifiables, après avoir été soumises au changement. Au sens simplement descriptif, il n'est pas possible de regarder une institution sociale comme la même avant et après un changement ; elle peut, du point de vue descriptif, être entièrement différente. Une description naturaliste des institutions contemporaines du gouvernement en Angleterre, par exemple, peut avoir à présenter celles-ci comme étant entièrement différentes de ce qu'elles étaient quatre siècles auparavant. Mais nous pouvons dire que, dans la mesure où il y a un gouvernement, il est essentiellement le même, bien qu'il puisse avoir considérablement changé. Sa fonction dans la société moderne est essentiellement analogue à celle qu'il remplissait alors. Bien qu'on puisse à peine décrire quelques traits qui soient restés les mêmes, l'identité essentielle de l'institution est maintenue, ce qui nous permet de regarder une institution comme la

forme modifiée de l'autre ; nous ne pouvons parler, dans les sciences sociales, de changements ou de développements /42/ sans présupposer une essence immuable, et par conséquent sans procéder en accord avec l'essentialisme méthodologique.

Il est évident, bien entendu, que certains termes sociologiques ont été originellement introduits d'une manière purement nominaliste, par exemple dépression, inflation, déflation, etc. Mais ils n'en ont pas pour autant conservé leur caractère nominaliste. A mesure que les conditions changent, nous trouvons bientôt les sociologues en désaccord pour ce qui est de savoir si certains phénomènes sont ou ne sont pas des inflations réelles. Ainsi la recherche de la précision peut requérir un examen de la nature essentielle de l'inflation.

On peut dire par conséquent de toute entité sociologique qu'elle « pourrait, dans la mesure où il s'agit de son *essence*, être présente en tout autre endroit et sous toute autre forme, et qu'elle pourrait également changer tout en restant en fait inchangée, ou changer tout autrement qu'elle ne le fait réellement » (Husserl). L'amplitude des changements possibles ne peut être limitée *a priori*. Il est impossible de dire, d'une entité sociologique, à quelle sorte de changement elle peut résister en restant la même. Des phénomènes qui, de certains points de vue, peuvent être essentiellement différents, peuvent, de certains autres, être essentiellement les mêmes.

Si l'on accepte les arguments historicistes exposés plus haut, il s'ensuit qu'une pure et simple description des changements sociaux est impossible ; ou plutôt, qu'une description sociologique ne peut jamais être simplement une description au sens nominaliste. Et si une description sociologique ne peut se passer des essences, une théorie de l'évolution sociale en sera encore moins capable. Car celui qui nierait l'existence de problèmes tels /43/ que la détermination et l'explication des traits caractéristiques d'une certaine période sociale, avec ses tensions et ses tendances et courants intrinsèques, devra mettre au défi tout effort de traitement par des méthodes nominalistes.

L'essentialisme méthodologique peut donc être fondé sur l'argument historiciste qui conduisit en fait Platon à son essentialisme métaphysique, argument héraclitéen selon lequel les choses changeantes défient toute description rationnelle. Il suit de là que la science ou la connaissance présuppose quelque chose qui ne change pas mais demeure identique à soi-même – une essence. L'histoire, c'est-à-dire la description d'un changement, et l'*essence*, à savoir ce qui demeure immuable pendant le changement, apparaissent ici comme des concepts corrélatifs. Mais cette corrélation a encore un autre aspect : en un certain sens, une essence, elle aussi, présuppose le changement, et par là

l'histoire. En effet, si le principe d'une chose, qui reste identique ou inchangé quand la chose change, est son essence (ou idée, ou forme, ou nature, ou substance), alors les changements auxquels est soumise la chose mettent en lumière des côtés ou aspects ou possibilités différents de la chose et par conséquent de son essence. Par suite, l'essence peut être interprétée comme la somme ou la source des potentialités inhérentes à la chose, et les changements (ou mouvements) comme la réalisation ou l'actualisation des potentialités cachées de son essence. (C'est une théorie qu'on doit à Aristote.) Il s'ensuit qu'une chose, c'est-à-dire son essence immuable, ne peut être connue qu'à *travers ses changements* : si, par exemple, nous voulons savoir si une certaine chose est faite d'or, il nous faut la peser, ou l'analyser chimiquement, ce qui revient à la changer et à /44/ dévoiler par là certaines de ses potentialités cachées. D'une façon analogue, l'essence d'un homme – sa personnalité – ne peut être connue que comme elle se développe elle-même dans sa biographie. Si nous appliquons ce principe à la sociologie nous sommes conduits à la conclusion que l'essence, ou le caractère réel, d'un groupe social ne peut se révéler elle-même et être connue qu'à travers son histoire. Mais si les groupes sociaux ne peuvent être connus qu'à travers leur histoire, les concepts utilisés pour les décrire doivent être des concepts historiques ; et assurément des entités sociologiques comme l'État japonais ou la nation italienne ou la race aryenne peuvent difficilement être interprétées autrement que comme des concepts fondés sur l'étude de l'histoire. C'est aussi valable pour les classes sociales : la bourgeoisie, par exemple, ne peut être définie que par son histoire : comme la classe qui accéda au pouvoir à travers la révolution industrielle, qui poussa de côté l'aristocratie terrienne, et qui combat, et est combattue par, le prolétariat.

L'essentialisme peut bien avoir été introduit pour cette raison qu'il nous permet de discerner l'identité dans les choses qui changent, mais il nous fournit en revanche quelques-uns des plus puissants arguments qui étayent la doctrine selon laquelle les sciences sociales doivent adopter une méthode historique ; c'est-à-dire qui étayent la doctrine de l'historicisme.

[zNominalisme] [zPopper]